

Pourquoi le Mal est un impensable ?

Afin de mieux se rendre compte de la nécessité de penser le groupe pour panser l'individu d'une part et la notion du Mal d'autre part, en s'immergeant dans « la clinique de l'extrême-humanité », pour soutenir l'insoutenable, pour penser l'impensable, aux confins du représentable, examinons attentivement ce qui s'est opéré entre soignants-soignés, après les attentats terroristes du 13 novembre 2015, à PARIS. Citons Avner PEREZ et Laura REYNAUD dans *Le sujet face au réel et dans la transmission*, sous la direction de Michel GAD WOLKOWICZ, Editions In Press, 2017 :

*« Il était jeune et avait un joli visage aux traits fins avec une barbe, mais son regard et ses mains accrochées à cette arme qu'il tenait canon en l'air ne trompaient pas. Trois secondes plus tard, il s'est mis à tirer sur les gens. La photographie qui illustre l'article du journal *Le Monde* est parlante. Une personne allongée sur son lit d'hôpital, avec en lieu et place du visage une photo représentant son nom inscrit dans le sable : Aurélie... Le soir du 13 novembre, la jeune femme se trouvait à la terrasse d'un bar pris pour cible par les terroristes et a reçu une dizaine de balles, dont une en pleine face. De cette soirée d'horreur, Aurélie explique ne garder que « la sensation de chaleur » provoquée par les balles et, juste avant l'impact, le souvenir du « joli » visage terroriste qui l'a défigurée... »*

Il est question ici de l'impensable à l'impensé.

La série de meurtres de masse perpétrés depuis janvier 2015 en France puis en Belgique affronte chacun de nous à un impensable. Elle constitue à n'en pas douter un traumatisme collectif qui présente une « dimension irréductible à l'intersubjectif familial ou groupal » (selon René KAËS, 2003). Dans le domaine de métapsychologie, les travaux les plus récents sur ce thème reposent justement la question des confins collectifs de ce qui peut constituer les organisateurs de la pensée. Le rêve, considéré dans l'édifice freudien comme « la voie royale » (FREUD, 1900) vers l'Inconscient pourrait-il entrouvrir une fenêtre vers ces confins ?

Que peut nous apporter à ce titre le recueil des rêves produits dans de telles circonstances ? Se pourrait-il qu'il nous conduise à un certain remaniement de la théorie métapsychologique ?

Voyons l'appel à penser.

(...) A l'irreprésentable auquel ont été exposées les victimes s'ajoute en effet un « appel » à penser ce qui fait trauma chez chacun d'entre nous à travers ce qui donne concomitamment comme énigme : ces actes kamikazes ont été commis pour la plupart par des compatriotes ou des ressortissants belges, autrement dit « des semblables ». Occupés, dans les semaines et les mois qui ont suivi, à « traiter » le traumatisme engendré par ces atrocités, nous avons pu constater chez nos patients, et cela quel que soit leur degré de proximité avec les victimes, le pouvoir « contaminant » de ces événements, qui nous ont plongés les uns et les autres dans un état de perplexité. Non plus la peur mais l'effroi. Le semblable était soudain devenu inquiétant, affrontant à la dimension du familier étranger... Pas une séance, pas un rêve, durant ces semaines, qui ne se soit soumis à l'obligation de « revenir » sur les attaques terroristes. Le réel était « entré par effraction » dans l'intimité de nos dispositifs en s'imposant comme « cadre de pensée ». La priorité, l'urgence, même, semblant être, avant toute chose, de produire une pensée qui nous sortirait de cet état, de sorte que nous avons fait chaque jour l'expérience obligée du rapprochement entre travail de pensée, travail du rêve et traitement du traumatisme. Le traumatisme collectif nous a placés dans l'obligation de faire groupe, au sens de « groupe de travail » (KAËS, 1999), avec nos patients, pour traiter ce qui de la réalité extérieure était venu nous affecter, ce qui du réel était venu effracter nos « enveloppes » (ANZIEU, 1987). Nous avons dû « faire face » (...) Qu'y a-t-il de commun entre ce qui se trouve effracté pour l'individu et pour le collectif, qui requiert pour être réparé, que l'on produise de la pensée ? En quoi ce travail de pensée a-t-il partie liée, par-delà la notion de représentation, avec une source de figurabilité, dont il s'agit alors d'interroger la façon d'y recourir ? Quelle place tient la pensée du rêve dans ce travail de métabolisation ?

Prenons les notions « Appareil à penser les pensées », « membrane » et « théâtre du rêve ».

Wilfried BION, le premier, en se dotant d'une épistémologie originale, a mis l'accent sur la notion d'« appareil à penser les pensées » pour caractériser le travail de métabolisation fourni par l'analyste à travers ce qu'il a appelé la « fonction alpha » (BION, 1962). L'idée d'une membrane tributaire de la mise en jeu de cette fonction, capable de faire barrière de contact entre monde externe et monde interne, a été par la suite reprise et étendue par différents auteurs, en particulier Didier ANZIEU avec les notions de « Moi-peau » (1995) et d'« enveloppes psychiques » (1987), lui-même ayant travaillé sur les groupes et l'« enveloppe psychique groupale » (1981). Une notion reprise récemment dans le cadre de l'approche sémiotique du sensible par Jacques FONTANILLE (2011) qui en ressaisit les différentes fonctions en terme de parcours figuratif, et souligne les rapports qu'une telle notion entretient avec la question générale de l'empreinte et de l'inscription. Donald MELTZER, pour sa part, a prolongé le travail de BION en proposant une révision de l'approche métapsychologique freudienne du rêve, en mettant en exergue la pertinence de l'expérience du rêve comme réalité à part entière. Le rêve, selon lui, n'est pas seulement une modalité de pensée spécifique du rêveur – à travers les processus primaires émancipés de la temporalité et du principe de non-contradiction -, mais s'élève au rang de « penseur ». Il en fait un « théâtre de la Création du Sens » (MELTZER, 1993) qui s'offre comme appareil à penser, à partir de ce que, pour leur part, Sará et César BOTELLA (2001) ont caractérisé comme une « source de figurabilité ».

Non-perçu et trou dans la membrane

Qu'est-ce qui fait trou dans la membrane et analysons comment ce trou met en contact avec une zone d'irreprésentable. Le surgissement impensable d'une violence aussi extrême renvoyant à un « non-perçu » qui impose de considérer l'activité de penser dans son rapport avec un « percevoir ». L'hypothèse que nous suivrons consistant à penser que le non-métabolisé dans le collectif se donne comme source de négativité, en lieu et place d'une « source de dérobement » que le travail en commun patient-thérapeute, en tant que nouvel « agencement » (DELEUZE, 1980) consistera à restituer pour que le travail analytique puisse se poursuivre.

Restaurer la frontière entre monde interne et monde externe, que garantit le dispositif, passerait ainsi par le traitement du défaut absolu d'empathie relayée par l'image du terroriste construite médiatiquement, pour, en instaurant l'étranger autrement, accéder à un perçu. Mais quel « percevoir » s'agit-il qui puisse nous faire passer de l'impensable à l'impensé ?

Irreprésentable et pratique analytique

(...) Les travaux d'André GREEN sur le négatif (1993), ceux de Michel de M'UZAN (2008), plus récemment les travaux de Bernard PENOT sur le déni et son interprétation dans la cure (2003) et ceux de César et Sará BOTELLA sur le négatif du trauma (2001), constituent des apports notables dans ce domaine. A chaque fois, il s'agira de s'intéresser aux effets que produit le négatif dans la rencontre entre deux psychismes, obligés de construire dans l'analyse (FREUD, 1937). Les BOTELLA mettent l'accent sur la proximité entre le négatif tel qu'on peut l'envisager dans la névrose traumatique et le négatif tel qu'on peut le rencontrer dans certaines pathologies limites qui produisent selon eux, une « béance dans le perceptif, doublée d'une béance dans le représentationnel » et qu'ils appellent le « négatif du trauma ». Le terme d'irreprésentable renverrait à ce qui, de la pulsion, « n'a pas la possibilité de se fixer à une chaîne de représentations gouvernée par le désir inconscient » (BOTELLA, 2007).

Tout devrait se déplacer vers le travail psychique du thérapeute dans la mise en présence avec une source de dérobement plus profonde dans la rencontre avec son patient. (...) accéder, à travers ces phénomènes de 'perceptivation', à ce qui ne se manifeste que dans la négativité, pose le problème, selon nous, du statut que l'on peut octroyer à ces « éléments, ni refoulés, ni abolis, ni dedans, ni dehors », ainsi que le problème, plus massif encore, du refoulement originaire comme tel.

Le principe de convergence/cohérence et la figurabilité psychique

(...) Si le trauma, à savoir un « reste » négatif qui échapperait de ce fait à la névrose infantile, et donc à la névrose de transfert, n'est accessible qu'à condition que la régrédience de la pensée accède à l'hallucinoire, n'est-ce pas plutôt l'expression d'une contrainte à ce que l'ensemble patient-analyste, réuni autour d'un irreprésentable, fonctionne comme appareil à penser

les pensées » en convoquant une pluralité de « modes d'existence en discours » de façon à se relier à une source de figurabilité commune au rêve et à l'« état de séance » ?

Figurabilité et dispositif – L'expérience de la Clinique de la multiplicité

(...) la particularité de ce dispositif clinique consistant à diffracter/désarticuler le thérapeute en autant de co-thérapeutes et de s'affronter à des modes de préhension de la réalité hétérogènes. (...) Une « langue affective », c'est-à-dire porteuse des mouvements qui avaient émergés du travail collectif, capable dès lors de relancer une activité de liaison interrompue dans la rencontre entre les mondes et les « clivages structurels » (BAYLE, 2012) qu'ils déterminent. (...) Non pas interprétation, mais cadre qui donne forme d'intensités non liées. Une perceptivation qui, en même temps qu'elle actualise les modes de préhensions de la réalité, à savoir l'archi-originaire, réactive par la figurabilité dont est porteur le « dire thérapeutique », les capacités de liaisons manquantes du fait des coupures dans la transmission. « L'intime collectif » qui résulte de ce travail de médiation, autorisant un accès à la représentation, dès lors que les différents trajets intégratifs ont permis de faire circuler ce qui a animé le groupe. La notion de fabrique de l'intime collectif apparaissant dès lors indissociable de la fabrique d'une enveloppe groupale.

Dans la séance d'une jeune analyste, Alice, qui échappa aux attentats, l'emploi du « on » dans l'expression « *on tente de se cacher* », pour se dérober à la négativité du meurtre qui va déferler, renvoie à une forme de passivation qui passe par la diffraction des différents points de vue, comme le montre classiquement le scénario freudien de « *On bat un enfant* ». Le scénario fantasmatique fait intervenir une pluralité de sujets, « celui (adulte) qui est l'agent de l'action de battre, celui (l'autre enfant) qui se fait battre et enfin celui (le patient-enfant) qui se *représente* la scène. Ce sont là les trois modalités possibles de participation subjectives à un scénario. (...) Se pourrait-il que le « se cacher » du rêve traduise l'effort pour réinstaurer du jeu, en évitant que l'édifice spéculaire ne vienne à s'effondrer ? Ou bien le « pré-voir » du rêve renverrait-il ici à la dimension plus proprement métaphysique de la question que pose l'enfant, lorsqu'à faire disparaître son image réfléchi dans le miroir, il fait l'expérience d'une continuité d'être, dont la source se dérobaît ?

Pré-voir, par-delà sa dimension d'anticipation, consisterait ici à faire différer « l'origine pleine » que constitue le trauma comme tel, pour la ré-arrimer à un originaire capable de se dérober. (...) Rien ne pouvait laisser prévoir la scène de la fusillade du restaurant, seul le retard imprévu a permis de l'éviter, là où dans le rêve, au contraire, la tentative de prévoir l'attentat pour y échapper débouche sur la « perceptivation » de ce qui se trouve à son origine. Le temps échappe à la chronologie pour accéder à la logique du devenir. Le temps du devenir humain. Un temps qui suppose le déroberement d'une source, capable de produire l'écart à l'origine nécessaire pour que le processus d'humanisation s'enclenche, pour qu'il s'y « envisage ». Premier échec du rêve ou expérience surajoutée d'une première faille introduite dans l'acte parfaitement exécuté du terroriste ? Non pas répétition à l'identique de la scène, mais une scène rejouée. Nouveau coup de dés qui obtient l'ajout d'un nouvel élément pour penser l'acte terroriste en tant que lié à un défaut de subjectivation, en le rattachant à du déjà connu dans l'univers professionnel d'Alice.

Nous pourrions ici, saisir, l'irréductible lien d'humanisation entre la pensée du groupal et la pensée du singulier, et ce, quelle que soit la puissance de destruction de ce lien.

Autre effet de reconstruction du réel face à l'horreur de l'attentat : la 'trans-figuration' et le déni.

Rappelons que classiquement, le déni se définit comme le refus par le sujet de reconnaître la réalité d'une perception traumatisante. Reliée à la notion de clivage du Moi, c'est une opération qui permet de maintenir deux positions contradictoires, incompatibles et non articulées l'une avec l'autre quant à leur signification. (...) **Contrairement au refoulement : la « représentation de chose », ne s'y trouve pas soustraite en tant que telle, elle n'est pas effacée comme image, mais c'est son sens qui s'avère indécidable. Cette ambiguïté du déni tient à une suspension du jugement même – en deça donc de l'opération de la négation [...] de sorte qu'une telle suspension, revient « à mettre en doute, du même coup, l'existence du sujet lui-même comme acteur possible d'un jugement qui lui soit propre ».** (...) C'est au travers d'une véritable trans-figuration du réel perçu que continuent de s'imposer certaines empreintes parentales, [pour l'enfant], qui ne cessent jamais de commander. C'est précisément ce discours premier, tel que chacun le réceptionne à partir de son entourage d'origine, qui commande la plus ou moins grande aptitude à donner sens à ce qui pourra se présenter à lui ultérieurement.

(...) La notion de traumatisme collectif que nous abordons ici oblige à porter encore plus loin une réflexion qui s'émancipe de tout familialisme, en réinterrogeant la façon dont l'absence de figurabilité, intéressant le collectif tout entier, interdit non seulement toute perception, mais aussi impose une exigence de travail psychique pour accéder à une perceptivation de ce que le **déni** lui-même aura produit dans le collectif, à partir de son incapacité à traiter l'hétérogène autrement qu'en générant des clivages structurels, dont l'échelle se déporte vers la dimension groupale ».

En conclusion, nous pourrions proposer le concept de Daniel DERIVOIS (*Séismes identitaires, trajectoires de résilience – Une clinique de la mondialité*, Chronique Sociale, 2020) pour décrire, selon lui, le « **complexe de la société morte** », en empruntant à André GREEN, le « complexe de la mère morte », cela « pour traduire le cas de ces sociétés d'accueil présentes physiquement, matériellement, mais dont l'appareil psychique collectif est tellement encombré qu'elles ne peuvent accueillir les migrants et particulièrement ces « rejets de la mondialité », ces enfants et adolescents traumatisés par la mondialisation financière et capitaliste, en quête d'étayage dans le système de la Protection de l'enfance. Qu'il s'agisse de l'Amérique ou de l'Europe marqués par la racialisation des relations humaines, la ségrégation, l'esclavage, la colonisation, la Shoah, etc., la psyché de ces sociétés semble entravée par un défaut de transmission d'un héritage identitaire et d'un passé historique traumatique non élaborés. (...) Il faut soigner la société d'accueil pour la rendre disponible psychiquement à elle-même et à l'altérité. (...) L'accueil requiert de la disponibilité psychique. Il suppose de faire le ménage dans son monde interne. (...) Il suppose d'accueillir les autres versions de soi-même à travers la figure de l'étranger. (...) Il est important de se rappeler que nous avons été accueillis par la Vie. Accueillir la Vie, c'est accueillir le monde. Accueillir le monde, c'est accueillir la Vie. (...) Comment déceler des énergies disponibles, des grains de résilience humaine en plein chaos identitaire et relationnel ? (...) Les professionnels font désormais face à un défi : faire l'inventaire de l'héritage identitaire dans leurs postures pour mieux accompagner les citoyens dans un processus de résilience. (...) Il y a la **narrativité traumatique** : être pris dans le récit traumatique de l'autre. Il y a la **narrativité résiliente** : se mettre, se remettre en récit. Les mises en récit nous emmènent sur le chemin de la résilience, nous retrouver en tant qu'humains après tant de dégâts.

*Le passé influence le présent mais le présent peut aussi influencer le passé. (...)
La distance est ontologique, entre soi et soi, entre soi et l'autre en soi.*

*Le monde est, malgré lui,
Inscrit dans une trajectoire de résilience.
Sublimons la frontière.
Osons la traversée ».*

christophe.sy-quang-ky@ch-mdm.fr

Psychologue clinicien / Expert près la Cour d'Appel de PAU

Président de RAISONANCE

Unité Médico-psycho-légale / CHI MONT DE MARSAN